

Patrice ROY



*Une
curieuse
invitation*



Chapitre 1

Un type un peu bizarre, Greg, me lance : *Dieu, ceci est ton corps, ceci est la personnalité que tu as créée, je t'invite à les habiter de temps à autre pour découvrir ce que ça fait.*

Les demandes à mon égard pullulent nuit et jour : Mon dieu sauve-moi et je te consacrerai le reste de mon existence, souffle-moi les chiffres du loto, je t'en supplie soulage ma douleur, trouve-moi une place de parking, accorde un emploi à ma fille même si cela relève du miracle aujourd'hui, etc.

Aussi loin que remonte mon omniscience, je n'ai pas le souvenir d'une offre aussi curieuse que celle de Greg. Les humains veulent généralement visiter les paradis qu'ils imaginent et ne me suggèrent pas de squatter leur petit espace de chair. Surtout que ce gars ne réclame pas le moindre avantage en échange. Que m'est-il passé par la conscience en le concevant ?

Le meilleur moyen de le savoir est d'accepter l'expérience. Un mercredi matin à sept heures quarante-cinq, d'après le fuseau horaire de Bruxelles,

je me glisse dans son incarnation et je suis estomaqué par cette situation très inhabituelle.

Je ne suis plus Tout et me trouve étrangement accroché à un buste, deux bras et deux jambes. Greg est debout dans son salon pour m'accueillir en tenue décontractée. Par ses yeux, je vois qu'il porte un caleçon fleuri et un tee-shirt assorti. Peut-être parce que le soleil d'été égaye la ville ce matin. Ses pieds sont nus sur le sol qui semble incroyablement proche, alors que le ciel est inaccessible derrière la fenêtre et le double vitrage. Mon ampleur se trouve confinée dans une petite tête, que je rends immédiatement transparente pour contempler ce qui m'entoure. Heureusement que j'ai doté l'intelligence biologique de nombreux automatismes car, dans mon nouvel état, je suis incapable de réguler ce corps. En voulant le diriger vers la cuisine, comme le suggère Greg, je mets trop de puissance dans mon intention et nous partons comme une flèche. C'est le frigidaire qui interrompt la course un peu brusquement. J'admire l'efficacité du réflexe qui met les mains en avant pour servir d'amortisseurs. Pendant que j'applique les indications pour préparer le petit déjeuner, je renverse plusieurs objets proches avant de m'habituer à disposer de contours précis.

C'est une sacrée affaire d'être géolocalisé !

Les premières minutes, je me souviens nettement qui je suis et du caractère éphémère de l'expérience. Et puis, assez insidieusement, toutes sortes de choses viennent envahir ma conscience limpide. Ce sont tout d'abord des préoccupations pratiques : quelle nourriture mettre dans cet organisme et en quelle quantité, quels vêtements choisir pour sortir et dans quel sens les enfiler. Greg est un colocataire taquin

qui ne me donne pas toutes les indications. Il perçoit mes impressions, comme je perçois les siennes, et s'amuse beaucoup de mes débuts maladroits. Ce trentenaire aux cheveux châtain est passionné par l'évolution des sociétés à travers l'histoire. Il s'intéresse aussi aux différentes conceptions sur le monde et sur l'existence. Pour se reposer le cerveau, il pratique la natation deux ou trois fois par semaine. Greg n'est pas croyant. Il s'est adressé à moi par simple curiosité, *pour voir si cela change quelque chose en lui.*

Après une petite demi-heure d'expérience humaine, des pensées de plus en plus nombreuses tournent en rond dans mon éternel présent, telles des mouches envahissantes. Je les observe avec une grande curiosité. Elles changent souvent de sujet et leur enchaînement est de plus en plus rapide. Au point de devenir une sorte de radio intérieure constamment allumée. Certaines idées s'infiltrant dans le corps et provoquent des émotions qui n'ont parfois rien à voir avec les situations extérieures. Tout cela se combine avec une panoplie de peurs, de désirs, d'attentes, de projets et de rêveries qui sortent je ne sais d'où.

Lorsque nous débarquons dans la rue, je suis happé par le bruit permanent, la foule, les odeurs, l'agitation. Greg rejoint un couple de collègues dans un café et je dois rapidement intégrer que je suis sexué. Ce qui veut dire que je ne dois pas parler aux garçons comme aux filles, encore moins me comporter de la même manière avec chacun. Les conversations s'enchaînent, sautant sans transition des préoccupations les plus pratiques aux grands sujets de société.

Pendant que Greg papote, il y a un grand rectangle au-dessus du comptoir qui diffuse des images changeant d'angle de vue toutes les trois secondes. Quelques tables plus loin, des consommateurs parlent fort pour affirmer leur présence. Le silence semble être insupportable pour la plupart des individualités. Par les portes ouvertes, le raffut incessant des moteurs, des pneus sur la chaussée et des klaxons s'ajoute au reste, saturant les perceptions. J'ai de plus en plus de mal à retrouver ma paix naturelle et je m'adresse à Greg.

– Merci pour ton invitation, ami. Vivre ici est très original, mais je manque d'air et je rejoins mon immensité favorite.

– Je ne croyais pas que tu existais, encore moins que tu répondrais à ma demande. Chapeau, tu as tenu presque deux heures... Quand tu es là, je me sens plus léger. Reviens quand tu veux, il y a encore des milliers de trucs à découvrir dans cette peau.

*

* *

Une fois au large, je le confesse, je souffle un grand coup, moi qui n'ai pas de poumons. Quel infini soulagement de n'être plus personne, de vivre sans effort, sans juger ni comparer à tout bout de champ !

Je suis au cœur de tous les éléments de la création, des plus simples aux plus sophistiqués, et je sais fondamentalement ce qu'il s'y passe. Mais je le sais de manière globale, holographique, et c'est une expérience inédite d'être l'hôte d'un de mes personnages.

Parfois, cette brève excursion me revient à l'esprit, comme un songe dont on se souvient après-coup. Curieux d'approfondir la question, je contacte Greg pour savoir quand je peux passer. Ce soir, il a un *plan inespéré* d'ordre intime. Mais demain, en début d'après-midi, il sera disponible *parce qu'il ne bosse pas*. J'ai prévu une telle abondance sur la planète que je m'étonne du temps que les hommes consacrent à gagner de quoi manger, se loger et acheter une foule d'objets.

*

* *

À l'heure convenue, je rejoins la peau du trentenaire accueillant. Assis sur le canapé et les pieds sur une table basse, il a les yeux brillants et le muscle fatigué. Son *plan* devait être à la hauteur de ses attentes.

– Salut Dieu, tu es ici chez toi, mais ne brusques pas la mécanique, elle a beaucoup donné cette nuit.

– Salut Greg, c'est sympa de me recevoir. Quand tu m'appelles dieu, j'ai l'impression d'être un vieux radoteur qui passe son temps à surveiller ses sujets. Sans compter toutes les abominations commises sous couvert de ce mot.

– Comment veux-tu que je t'appelle ?

– Amigo, chérie, toto ou n'importe quoi d'autre qui nous rapproche sans trop se prendre au sérieux.

– Cousin, ça t'irait ? C'est proche et ça nous laisse différents. Et puis c'est pratique. Si je dis que j'ai discuté avec mon cousin, je ne finirai pas tout de suite chez les fous.

– Cousin me va.

– Je te laisse les commandes. Un bon jus de fruit vitaminé serait bienvenu pour commencer, si tu veux bien, en bas à droite du frigo.

Cette fois, je zigzague avec précaution entre tous les objets et je débusque la boisson voulue du premier coup. De retour sur le siège, je m'écroule comme si je venais de faire un marathon.

Me voilà en train de siroter, à la paille, un liquide orangé contenu dans une petite boîte rectangulaire un peu molle. Je n'ai jamais vu un fruit ayant cette allure, mais bon. Dès que le nectar entre en contact avec le palais, c'est une explosion de sensations. La langue est un extraordinaire capteur de goût. Des nuances subtiles se déploient délicieusement, des parfums et des images jaillissent. Le réflexe de déglutition entre en action et c'est un nouveau voyage sensoriel qui se dilue au niveau du ventre. Je freine l'empressement qui veut aspirer une nouvelle gorgée, afin de prendre le temps de bien ressentir l'expérience humaine. Je perçois alors une musique venant de la radio, une certaine Camille colore la pièce de sa voix claire. En même temps, différents bruits arrivent des appartements voisins et de la rue. Je peux les isoler les uns des autres en focalisant l'attention sur celui-ci ou celui-là. Par la fenêtre et au-dessus des toits, un magnifique ciel d'orage nous offre un festival d'éclairs qui mettent en valeur toutes les nuances de clarté, depuis les grandes formes sombres en mouvement jusqu'aux petites trouées bleues.

Ce que Greg appelle sa *mécanique*, en parlant du corps, est en fait une merveille de complexité, de sensibilité vibrante, de ressources étonnantes. C'est l'indispensable porte d'accès pour des aventures en

tous genres dans l'univers physique et psychique. Ce gamin ne s'étonne pas de son incroyable situation. Même si l'on s'en tient au point de vue scientifique sur le cerveau, c'est un véritable miracle que cette matière blanchâtre puisse produire des couleurs magnifiques, s'émouvoir devant la beauté, goûter l'amour, embrasser d'un simple regard des paysages grandioses sans commune mesure avec sa petite masse gélatineuse !

Greg intervient.

– C'est à moi que tu penses, cousin ? Je te rappelle que nous partageons tout en ce moment.

– Ton quotidien est profondément magique et j'ai du mal à saisir pourquoi il te paraît régulièrement banal.

– Où trouves-tu de la magie dans le fait d'aller faire des cours d'histoire à des ados qui s'en tapent la plupart du temps, de devoir appliquer des programmes éducatifs faits par des technocrates qui ont oublié leur jeunesse depuis longtemps, puis de rentrer seul dans mon F2 et recommencer le lendemain ?

– Une question. Vu le matériel dont tu disposes, tu dois aimer l'informatique.

– J'adore ces machines, notamment Internet et les jeux de rôle qui se situent au moyen-âge.

– Et tu ne t'étonnes pas que des appareils composés uniquement de matière – métaux, plastiques, minéraux – soient capables de mémoriser des tonnes d'informations, de perfectionner leurs réponses et de faire certaines opérations mentales beaucoup plus vite que toi ?

– Non, parce qu'on sait comment ça marche.

Je m'interroge sur le désenchantement des hommes lorsque la sonnette de la porte d'entrée nous

interrompt. Il me faut quelques secondes pour réaliser que c'est à moi d'aller ouvrir. En écartant la porte, j'en prends plein les yeux. Une demoiselle rousse au chemisier blanc cassé transparent, qui révèle un soutien-gorge bordeaux, me contemple avec une expression sage et intimidée.

– Excuse-moi, Greg, de passer à l'improviste. Je ne pensais pas être libre ce week-end, mais j'ai réussi à me sauver pour être un petit moment dans tes bras. Si je te dérange, on se voit lundi comme prévu.

Je suis encore assez proche de mes profondeurs pour saisir en un instant tout ce qu'elle ne dit pas. Les sentiments qui se bousculent, l'envie irrésistible de proximité et la peur du rejet, la curiosité de voir ce que fait Greg lorsqu'il ne l'attend pas, etc. Cette jeune femme a guère plus de vingt ans, un visage mutin bordé par sa longue chevelure flamboyante, une silhouette fine. Je l'observe, là sur le palier, pleine d'attentes et déjà marquée par des blessures au fer rouge, vulnérable et puissante à la fois. Une inquiétude rétrécit son regard.

– Je..., je tombe peut-être mal. C'est bizarre, tu ne dis rien et j'ai l'impression que tu ne me reconnais pas.

– Pour te reconnaître, il faudrait déjà que je te connaisse, Élodie. Nous nous sommes rencontrés il y a si peu de temps. Ce ne sont pas les somptueux plaisirs que nous avons partagés cette nuit qui me révèlent tout ton mystère. Je ne disais rien parce que je t'admirais comme si c'était la première fois. Tu es bienvenue, entres.

Élodie se jette dans mes bras – enfin, ceux de Greg – et se serre si fort que j’en déduis qu’elle est sportive.

C’est fou la vitesse avec laquelle je perds pied lorsque je m’identifie à une individualité. Élodie choisit un disque de Julien Doré, qui passe en sourdine pendant que nous nous allongeons sur le canapé. Elle est d’humeur câline plutôt que sensuelle, ce qui arrange tout le monde. Greg parce qu’il est encore fatigué et moi parce que j’ai besoin d’un peu de temps pour m’habituer à ce type d’imprévu. Après un long baiser, elle se tourne pour coller son dos contre ma poitrine et replie mes bras autour d’elle. Ma main gauche est sur son ventre plat et frémissant, l’autre sur son sein troublant. Je sens son odeur derrière le parfum artificiel, sa chaleur augmente la mienne, ses cheveux soyeux me chatouillent la joue. Pendant l’étreinte, son chemisier est sorti en partie de la jupe et deux de mes doigts sont posés sur sa peau. Il se produit alors un zoom accéléré de mon esprit sur ce petit contact, juste au-dessus du pubis d’Élodie. Une force obstinée veut pousser ma main vers le sexe féminin, je lui résiste. L’imagination prend alors le relais et les images corsées de la nuit précédente arrivent à flot, faisant réagir la verge. Je ralentis la respiration pour calmer l’incendie. Cette fille envahit néanmoins mon cerveau, mes cellules, mon futur. Je m’extasie de ses petits sursauts, pendant qu’elle somnole tout contre moi. Je suis à la fois fasciné et effrayé par cet attrait puissant. Elle est trop belle, trop jeune, trop disponible pour un type comme moi, jamais je ne pourrai la combler comme j’en rêve. Je me prends vraiment pour Greg et ce dernier intervient.

– Holà, cousin, tu me compliques un peu la vie. Je n’aurais jamais parlé à Élodie comme tu l’as fait en la découvrant derrière la porte. Lorsque tu ne seras pas là, je ne pourrai pas conserver ton style et elle va me prendre pour un schizo.

– Nous trouverons des solutions, j’ai quelques ressources derrière les fagots.

– Parce que tu veux la garder aussi ?

– Et comment !

– Je te croyais au-dessus de tout.

– Ça dépend des moments.

– En somme, tu es un dieu à temps partiel...

– Oui, c’est bien vu.

– Je ne t’imaginai pas comme ça.

– Par bonheur, je ne suis pas conforme à l’imagination des hommes, ce serait un calvaire à vivre.

– Tu nous laisses penser et dire tout ce qu’on veut à ton sujet par respect du libre arbitre ?

– Le libre arbitre est une arnaque.

– Tu plaisantes !

– Pas pour l’instant. Cette arnaque arrange les dirigeants et les dieux qui se dédouanent de leurs responsabilités. Il est plus facile de manipuler des personnes qui se sentent coupables de leurs difficultés.

– Je suis prof d’histoire et je me suis penché aussi sur celle des religions. Pratiquement tous les livres sacrés font du libre arbitre leur pivot.

– Et alors ? Je ne parle pas de mythologie ou de littérature mais du quotidien. Tes réactions physiologiques sont presque toutes en pilotage

automatique et si tu devais assurer consciemment les centaines d'équilibres qui se produisent chaque seconde tu ne survivrais pas cinq minutes. Malgré les progrès remarquables des sciences, vous ne percevez même pas un millionième de l'univers accessible à vos sens et ce qui vous échappe est inimaginable. Tes pensées et tes émotions sont très largement orientées par la mentalité collective et des mémoires ancestrales sur lesquelles tu n'as pas prise. Comment veux-tu disposer d'un véritable libre arbitre dans de telles conditions ?

– Objection monseigneur. Pour le corps et l'espace, peut-être, mais pour les idées et les sentiments je fais des choix délibérés dont je peux t'expliquer les raisons.

– Es-tu prêt à faire une petite expérience, courte et très simple, pendant qu'Élodie se repose dans nos bras ?

– Je relève le défi. Qu'est-ce que je gagne si je réussis l'épreuve ?

– Je te fournirai gratuitement et à vie tous les jeux vidéo qui sortent.

– Tu en as les moyens pratiques ?

– C'est un peu plus compliqué que d'agencer des milliards de galaxies, mais je devrais m'en sortir...

– OK, envoie ton test.

– Arrête toutes tes pensées et tes émotions pendant un quart d'heure. Top chrono.

*

* *

Après dix minutes d'efforts vains, Greg s'arrache les cheveux. Malgré sa bonne volonté et son esprit de

compétition, il n'a pas pu arrêter trente secondes ses activités mentales. Dès qu'il parvient à une bloquer une, elle est immédiatement remplacée par d'autres. C'est un sérieux choc pour sa certitude d'avoir prise sur ses idées. Quelle liberté de penser peut-il exister sans la liberté de ne pas penser ?

Élodie vient à son secours en s'étirant langoureusement. *Je suis trop bien ici, mais il faut que je circule. Tu voudrais me faire un café ?*

Pendant que je l'enjambe doucement, elle se pend à mon cou pour un baiser passionné. Après quoi, je peine à retrouver la verticale et je ne sais plus où Greg range ses souvenirs en matière de préparation d'un café. Je n'ai pas la science infuse sur des sujets aussi spécifiques et ce chenapan ne bouge pas un neurone pour m'aider. Peut-être que je l'ai un peu trop secoué en lui demandant de stopper ses réactions.

Je bataille avec les portes des placards, pour dénicher un paquet de café moulu, lorsque des doigts fins aux ongles soigneusement teints de mauve apparaissent dans mon champ de vision pour ouvrir le réfrigérateur. *Tu as oublié que tu le ranges au frigo pour garder l'arôme*, dit-elle avec un peu de moquerie sur ses lèvres joliment dessinées.

Devant mon air égaré, Élodie décide de m'aider et j'observe chacun de ses gestes avec un ravissement de benêt. Je pense Élodie, je sens Élodie, j'écoute Élodie. Je goûte Élodie en lui suçant un lobe d'oreille. Elle se love un instant contre moi – pendant que le liquide foncé et odorant coule – puis elle se penche pour renouer le lacet défait d'une de ses sandales. Je vois la scène au ralenti. Sa jupe vaporeuse ondule et laisse entrevoir un instant le haut des cuisses bronzées, avant

de se poser au sol comme un parachute quand elle est accroupie. Je suis captivé par sa chevelure rousse qui cascade sur son dos pendant qu'elle enroule le lacet sur son mollet. Je ne me reconnais plus. Moi qui ai déployé un décor surréaliste avec des spirales d'étoiles à n'en plus finir, avec des gouffres noirs d'une si forte densité que la terre y serait réduite à la taille d'un pamplemousse, avec des explosions colorées de supernovas qui ensemencent l'univers, je suis là, dans une cuisine où l'on peut faire à peine quatre pas, ébloui par les jolies fesses d'Élodie. Elle se relève, attrape sa tasse et tourne vers moi sa frimousse ensoleillée de tendresse. Je la dévisage et je suis satellisé, prêt à me damner pour retenir ce sourire et ces yeux-là jusqu'à la fin de mes jours.

Élodie disparaît sur un petit claquement de porte et je ne sais plus quoi faire de mes membres. Greg prend le relais et on s'affale sur le canapé. Même pas envie de mettre en route la console de jeu. C'est dire si la situation est grave. On rêve un temps indéfini, sautant du coq-à-l'âne (deux animaux qui nous caractérisent assez bien dans l'immédiat.) Enfin, je me réveille un peu.

– Dis donc, Greg, tu n'as pas l'impression que l'état amoureux nous rend idiots ?

– C'est la plus merveilleuse chose qui existe sur Terre.

Je n'ai pas envie de le contrarier. Devant l'urgence de retrouver mes esprits, je cherche comment prendre congé lorsqu'il m'interpelle.

– Si nous avons aussi peu de liberté que tu le dis, à quoi riment nos existences ?